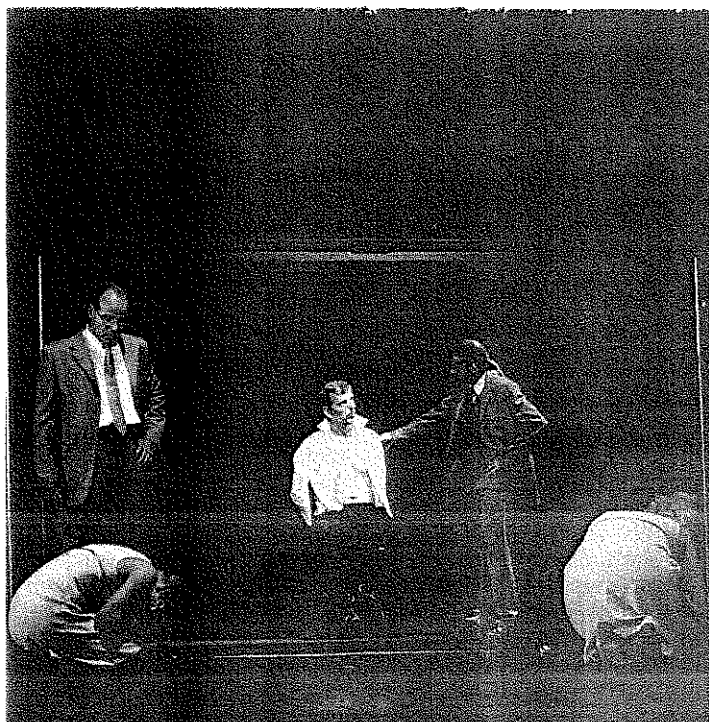


24 heures
Vendredi
2 juillet 2004



Dans *L'opéra des gueux*, les plus pourris ne sont pas forcément ceux qu'on croit.
Mario del Curto

Le théâtre pour croire en soi

Spectacle insolite à Vidy: *L'opéra des gueux*, de John Gay, monté par Serge Sándor avec des «cabossés de la vie».

CRITIQUE Depuis vingt ans, le metteur en scène Serge Sándor travaille avec des comédiens non professionnels issus de milieux pénitentiaires, marginaux ou défavorisés. Pour avoir vécu de l'intérieur la très forte expérience de *Pour quelques taulards de plus*, à Bochuz, en 1989, on se réjouissait de se rendre au Théâtre de Vidy, cette semaine, pour voir *L'opéra des gueux*, de John Gay, interprété par une quinzaine d'hommes et de femmes, tous «cabossés de la vie», dans le cadre d'une opération menée par l'association Rebond'Art. Un cadre vraiment différent, moins chargé en émotions qu'une prison, mais sans doute pas moins impressionnant pour ces apprentis comédiens. Ils ont

dû gérer tant de choses en quelques mois: leur personnage et leur place dans la mise en scène, le stress et la rigueur des répétitions, le travail d'équipe, la confrontation avec le public...

On affichait quasi complet, entre lundi et mercredi, à Vidy. A chaque fois, près de 400 personnes, amis, parents ou inconnus, tous juges en quelque sorte. Rien que leur présence était un signe fort pour les comédiens. Une première reconnaissance du chemin parcouru, du travail accompli. L'aventure de ce spectacle, à la fois ludique et solidaire, restera sans doute comme un temps heureux dans une existence faite de ruptures parfois dramatiques. Pas facile, cependant, après de tels vi-

vats au final, de revenir en solitaire dans la peau et les habits de sa propre identité. Le théâtre a aussi ses pièges.

Sur scène, aucun ne tombe dans. A peine un chouïa de cabotinage, mais plus pour se donner du courage que pour faire le malin. Tolérance et respect mutuel sont évidents. Les comédiens jouent en troupe, avec leurs tripes. Non, on n'oublie pas qu'ils sont amateurs: diction, déplacements, gestuelle, les lacunes techniques ne pardonnent pas. Or voilà le miracle: on s'en fout, en fait. On regarde cet *Opéra* comme un autre spectacle. Même s'il a ses longueurs, il offre son bouquet de bonheurs. Comme les chansons (sous la houlette du professionnel Daniel Perrin, une

fois de plus impeccable), la scène succulente de la bonbonnière (tous les décors sont épatants) ou la bataille entre Polly et Lucy pour s'arracher l'amour du brigand Macheath — quoique, dans cette pièce, la limite entre méchant et gentil soit très floue!

La symbolique du texte scintille de bout en bout. Même dans la nuit, la lumière de l'amour peut resplendir. Ce spectacle, les comédiens l'ont fait pour les autres et pour eux, pour croire en eux, tout en affrontant leurs peurs. Pari gagné et partage fraternel. Grâce à eux et avec eux, on est ému, on rit, plus convaincu que jamais du rôle social du théâtre, carrefour des peines et des espérances.

Michel Caspary